

Petite Anne

Carole Leroy

Numéro 63, hiver 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4633ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leroy, C. (2003). Petite Anne. *Brèves littéraires*, (63), 71–74.

CAROLE LEROY

Petite Anne

Malgré le soleil qui éclaboussait de ses premiers rayons la campagne environnante, la maison et son jardinet restaient gris. Pas de ce gris noble, dit souris, se nuant de reflets presque mauves, non, plutôt de ce gris qui salit même les murs des prisons et des églises, des casernes et des couvents. Un gris d'ennui. Pourtant ce n'était pas faute de taches de couleurs ; des verts sombres frisant l'émeraude, des rouges ponceau voire pourpre, des blancs éclatants, disséminés çà et là, en couches chaque année renouvelées, par Marie, maîtresse du lieu, sur les volets et les portes, les barrières et échaliers. Mais dès que les pinceaux rejoignaient pour un an la resserre, peu à peu les couleurs se voilaient d'une ombre presque palpable, comme si, invisible, une autre main les fondait en un camaïeu livide, immuable, qui stagnait, délimité par les palissades. Du temps où quelque téméraire osait s'aventurer chez elle, une sorte de manteau blafard s'écrasait sur les épaules de l'audacieux dès le portail franchi, l'enveloppait plus sûrement qu'une chape de goudron et de plumes. À tel point que personne ne venait plus la visiter. Si ce n'est, depuis quelques mois, Petite Anne, qui trouvait jubilatoire de venir trotter dans son jardin. Haute comme trois pommes qu'elle était, Petite Anne, et son gazouillis, qui n'était pas encore un langage, accompagnait, telle une marche militaire

les défilés, ses petits pas branlants. Elle avait découvert une ouverture sous la clôture pour y pénétrer sans passer par le portail dont la clenche était beaucoup trop haute. Et les billes de bois, posées contre le mur, beaucoup trop lourdes pour qu'elle puisse les transporter et s'en servir comme tabouret. Alors, elle rampait, et ce petit exercice agrémentait l'impression de liberté qu'elle éprouvait en entrant au Pays des merveilles. Elle prenait un plaisir sans nom aux goûters parfumés d'histoires merveilleuses que Marie lui servait à chaque visite. Avant la tombée du soir, lorsqu'elle s'en retournait chez elle, son esprit bourdonnait des folles aventures qu'elle y avait vécues. Mais elle n'en parlait pas. C'était devenu leur secret depuis que les grandes personnes de son entourage, maman, papa, sa grande sœur Julie, lui avaient fait connaître leur désapprobation profonde quant à ses escapades dans ce qu'ils appelaient « le domaine interdit ». Elle se souvenait très bien de la colère de papa, de l'interdiction formelle qui s'ensuivit, conforté par maman qui y était allée aussi de sa menace « Si tu retournes là-bas, tu te feras dévorée par... » elle n'avait pas compris quoi. Depuis, elle ne disait plus qu'elle y allait. Sur le chemin du retour elle prenait toujours soin de rapporter un petit bouquet de fleurs sauvages qu'elle cueillait avec difficulté. Les tiges des fleurs sont très résistantes pour de toutes petites mains. Et ses poches bourrées d'ailes de papillons, de sauterelles mortes, de petits cailloux aux formes pour elle seule figuratives et autres trésors qu'elle enfournait sans distinction attestaient de ses balades sur la lande voisine. Chacun ainsi était content et Petite Anne pouvait en toute impunité poursuivre ses voyages extraordinaires.

Marie était heureuse. Elle s'était habituée à la venue de l'enfant, et chaque jour, sans que Petite Anne ne s'en aperçût, elle guettait son arrivée à travers la croisée de façade. Réfugiée depuis longtemps dans la solitude, elle éprouvait pour l'enfant un intérêt grandissant qui lui demandait d'énormes efforts pour s'extirper de la coquille qui ankylosait ses élans. Cette petite, avec sa jolie frimousse surmontée de boucles noires, apportait un rayon de soleil dans son univers presque carcéral. Et la chaleur de ce seul rayon eut raison des vieilles habitudes. Parfois, elle se demandait comment elle avait pu vivre sans et la crainte la prenait de savoir qu'un jour Petite Anne pourrait ne plus revenir. Alors elle chassait d'un grand geste de la main, ainsi que l'on chasse une mouche insistante, ces pensées affligeantes. Et ses journées lui semblaient plus claires. Et les jours succédaient aux jours, les mois aux mois, les saisons aux saisons et Petite Anne revenait toujours. Du haut de ses cinq ans, elle atteignait maintenant la clenche et entrait fièrement par le portail. D'ailleurs, l'ouverture sous la palissade était devenue trop petite. Son babil n'en était plus un et son langage se ponctuait souvent de « pourquoi » et de « comment » enchanteurs pour Marie, qui trouvait là de quoi assouvir la curiosité insatiable de la petite. C'était un vrai bonheur que cette réunion presque quotidienne. Sauf en ce jour où Petite Anne annonça qu'à la rentrée prochaine, c'est-à-dire en septembre, elle entrait à la grande école. Elle était triste et de grosses larmes roulaient sur ses joues... elle ne pourrait plus venir sauf en fin de semaine. Marie la consola, lui fit miroiter toutes les nouvelles merveilles qu'elle découvrirait à l'école, lui dit qu'elle l'attendrait avec encore plus

d'impatience que de coutume, que cela ne changerait rien, mais rien du tout entre elles, qu'elles auraient encore plus d'histoires à se raconter et ainsi avec force câlins et cajoleries, l'enfant oublia son chagrin. Cela se déroula ainsi jusqu'au jour où Marie, le samedi arrivé, attendit en vain. Le chocolat moussoux refroidit dans la tasse de Petite Anne et les biscuits que Marie avait cuits dans la matinée restèrent sur la table. Marie n'eut pas le cœur d'y goûter, engluée qu'elle était en une peine profonde. Elle se raisonna cependant. La petite était peut-être malade, elle viendrait sûrement la semaine d'après, guérie. Elle s'inquiétait. Mais courageusement, elle reprit ses occupations habituelles et attendit le samedi suivant, sans cependant vouloir lui donner trop d'importance. Lorsque celui-ci arriva, le chocolat était sur la table bien en avance et les petits gâteaux étaient déjà prêts de la veille. Mais Petite Anne ne vint pas. Les semaines passèrent, et jamais plus Petite Anne ne réapparut.

Petite Anne, à l'école avait appris les couleurs, alors Marie plus jamais ne toucha un pinceau, et la transparence évinça le gris.

Pour Anne, Paris, le 15 juin 1996